

L'IMAGE DE L'INFINI. SOURCES SPÉCULATIVES DE L'IDÉALISME ALLEMAND

Alexander Schnell

Centre Sèvres | « Archives de Philosophie »

2013/1 Tome 76 | pages 5 à 7

ISSN 0003-9632

ISBN 9770003963008

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/vue-archives-de-philosophie-2013-1-page-5.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Sèvres.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'image de l'infini *Sources spéculatives de l'idéalisme allemand*

Une parenté spirituelle et intellectuelle évidente existe entre, d'un côté, Maître Eckhart, Nicolas de Cues – les deux premiers représentants majeurs de la philosophie allemande – et un Giordano Bruno se retrouvant à une place de choix dans le débat philosophique de la fin du XIX^e siècle grâce à Jacobi, et, d'un autre côté, les philosophes classiques allemands. Les recherches en philosophie du Moyen Âge et de la Renaissance ainsi que celles en philosophie classique allemande étant aujourd'hui à leur plus haut niveau historique, le moment est sans doute propice pour consacrer un ensemble d'études aux liens spéculatifs reliant les trois philosophes évoqués et les protagonistes de l'« idéalisme allemand » (Fichte, Schelling et Hegel).

Le fil conducteur majeur permettant de s'orienter au sein de l'*Auseinandersetzung* entre Fichte, Schelling et Hegel se laisse déterminer de multiples façons – qui visent sensiblement la même chose. On peut reconnaître dans chacun des trois grands systèmes de l'« idéalisme allemand » une tentative de saisir et de concevoir la subjectivité, le Moi ; ou on peut y déceler le projet de déterminer le rapport entre le « nécessaire » (catégoricité) et le « possible » (hypothéticité). Mais, et c'est le cas des études rassemblées ici, on peut y voir aussi l'effort de penser le rapport entre l'infini et le fini. Cela donne à chaque fois lieu à une pensée de l'*image* qui aborde le rapport entre ces deux concepts selon des perspectives aussi convergentes que nuancées. Même si ces confrontations contiennent de nombreux autres aspects témoignant de la très grande richesse des perspectives développées ici, nous nous concentrerons dans cette brève présentation sur cette notion d'image à travers laquelle l'unité profonde entre ces lectures apparaît de la façon la plus explicite.

R. Dufêtre souligne la fécondité et la polysémie de l'image chez M. Eckhart (à la fois selon la descente de l'être de Dieu à l'homme et *vice versa*) et chez Fichte (dans sa tentative de mettre en lumière l'absolu autrement que par le concept). Les deux philosophes exhibent le principe d'une unité inconditionnée répondant au problème de l'existence du divers et de la multiplicité par une dualité qui concentre en même temps tout l'être en lui. La mani-

festation de l'être du principe prend précisément, chez ces deux auteurs, la figure d'une théorie de l'image qui procède d'une interprétation trinitaire chez l'un, et se déploie selon trois types de l'image chez l'autre – opposition sur un plan théologique qui n'en réserve pas moins de remarquables rapprochements sur le plan philosophique.

Nicolas de Cues et Schelling, qui posent tous les deux une identité absolue ne pouvant s'exposer que dans une totalité radicalement une, sont à leur tour amenés à exploiter le paradigme de l'image pour penser le statut des êtres finis (entre être et non-être). Tandis que Nicolas de Cues maintient l'idée d'une création par le biais de la conception de Dieu comme forme des formes, quand bien même une certaine autonomie est accordée au fini, Schelling n'envisage point une création au sens strict, mais affirme plutôt la « co-éternité » du fini et de l'infini. Le paradigme de l'image, qui embrasse tous les thèmes de la visibilité et du reflet, est alors mobilisé dans la contribution de J.-C. Lemaitre pour concilier deux exigences : celle de penser l'unité purement pour elle-même, comme unité absolue, en deçà de toute différence d'une part, et celle de penser une unité médiatrice entre l'unité pure et la multiplicité d'autre part.

L'image sert aussi à une confrontation entre Nicolas de Cues et Hegel – même si c'est d'une manière seulement implicite. Si le premier procède selon un régime de différenciation infinie entre l'esprit humain et l'Esprit divin, alors que le second déploie toutes les conséquences de leur identification radicale, l'opposition entre ces deux auteurs concerne celle entre une production de notions ou d'images (se laissant aborder aussi en termes d'« artificialité ») et une reprise du réel dans le concept. Si Hegel ne développe pas de doctrine de l'image, c'est précisément parce qu'il veut *dépasser* la différence entre le savoir absolu et le savoir *de* l'absolu qui se retrouve dans ce qu'il stigmatiserait sans doute comme l'ambivalence structurelle de la « docte ignorance » (d'être simultanément affirmation de l'absolu *et* aveu d'ignorance). Comme le montre F. Vengeon, une critique croisée s'avère ici féconde : alors qu'une lecture hégélienne de la métaphysique de l'infini y voit une philosophie de l'essence qui comprend la solidarité des couples d'opposés se présupposant réciproquement sans accomplir une logique du concept qui se sait lui-même dans les différences qu'il unifie, une lecture cusaine du système hégélien pourrait y identifier une spéculation transgressive qui déploie les éléments du système métaphysique à partir de leur identification.

C. Théret oppose, dans la dernière étude, une métaphysique de la mobilité comme productivité explicative et une métaphysique de la mobilité comme productivité imaginaire – engendrant là encore une pensée de la phé-

noménalité comme image. Chez Bruno cette image est un reflet renvoyant à l'être même comme Un, alors que chez Schelling, l'*Abbild* (qu'est la phénoménalité séparée) renvoie au Tout absolu comme *Urbild*, sans en être pour autant le représentant. Or, cet écart entre ces deux pensées de l'image provient d'une conception différente de la productivité : pour Bruno, la productivité doit engendrer un effet qui est à l'image du producteur, alors que pour Schelling la phénoménalité n'est pas le représentant imaginal de l'absolu, mais le renvoi en creux au Tout absolu. En écho à la confrontation entre Nicolas de Cues et Hegel s'opposent ici deux projets anthropologiques : pour Bruno, l'homme est pris dans l'ombre mouvante même de la phénoménalité, ce qui suppose que la connaissance est dans une quête infinie, tandis que pour Schelling, tout système est tributaire d'un impensé anthropologique dont dépend le statut (fini ou non) de la connaissance humaine.

Ces confrontations, on le voit, remettent ainsi en question une certaine conception de la « théologie négative » et ce, dans des débats où la mise en perspective des sources spéculatives de l'« idéalisme allemand » donne lieu à des scénarios complexes où se rejouent sans cesse, et fondamentalement, les débats internes entre ses protagonistes.

Alexander SCHNELL